

## 1907, LA RÉVOLTE DES VIGNERONS DU MIDI

La Révolte de 1907 survit dans les esprits en Languedoc-Roussillon, parce qu'elle reflète des souffrances qui sont encore celles des viticulteurs aujourd'hui. Aucune autre région n'a connu, sous la III<sup>ème</sup> République, des manifestations de cette importance pendant une période aussi longue, qui ont réussi à tenir en haleine la presse nationale et fait craindre le pire au gouvernement Clemenceau. C'est une révolte paysanne, la dernière et la plus spectaculaire de la France contemporaine, mais c'est aussi un mouvement social relativement moderne, par ses moyens d'organisation et d'action, son pacifisme, qui a permis de rassembler des centaines de milliers de Méridionaux menés notamment par un simple cafetier-viticulteur, **Marcelin Albert, l'apôtre des viticulteurs.**

### 1907, crise de la viticulture méridionale

« Depuis l'épidémie de phylloxéra, le pays n'avait pas connu une semblable misère. Il y avait trois ans qu'elle montait. Les vigneronns tournaient dans leurs caves comme des fauves autour de leurs grilles. Les ouvriers sans travail promenaient par les rues leurs visages terreux. Des femmes aux chignons croulants montraient le poing au ciel. Les enfants pleuraient. Jamais la détresse humaine n'était apparue plus poignante que dans ce terroir d'abondance et de soleil » ( Ludovic Massé, in "Le vin pur", P.O.L, 1984 ).

La région est alors touchée par une série de catastrophes qui pourraient surprendre l'observateur contemporain :

– La concurrence étrangère fait rage, jouant sur sa surproduction : 2012 ? Non, 1907 !

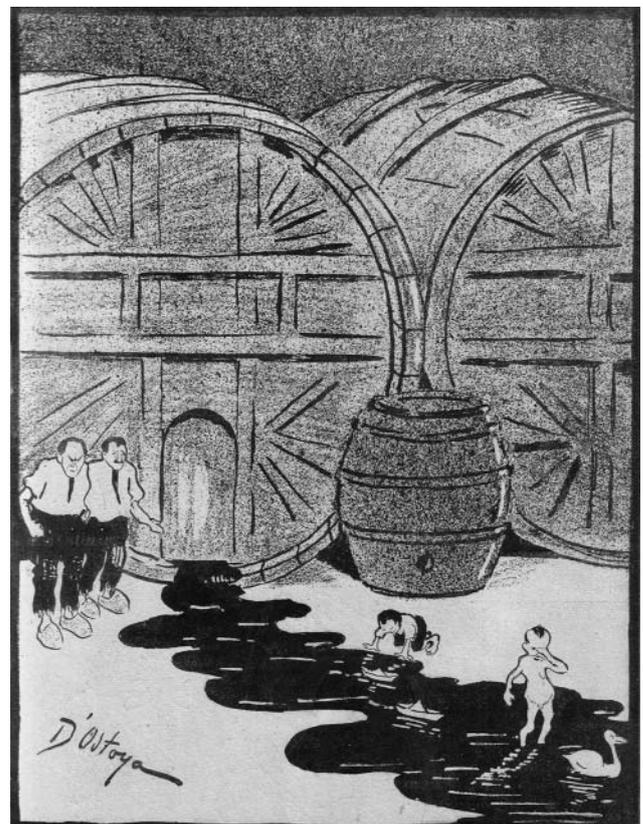
– Cette même surproduction menace l'ensemble de la chaîne viticole par la menace d'écroulement des cours (En 1906, les vignobles jeunes de l'Aude produisent déjà 8,2 millions d'hectolitres...) : 2012 ? Non, 1907 !

– Les vins trafiqués sont en vente libre sur le marché, et les fraudeurs sont impunis : 2012 ? Non, 1907 !

– En vain les vigneronns réclament-ils l'interdiction du sucrage officiel et le rétablissement des droits de douanes : 2012 ? Non, 1907 !

Les enjeux sont d'abord économiques et sociaux. C'est le soulèvement d'une région qui, après la crise du phylloxéra, s'est spécialisée dans une monoculture viticole de masse prospère pendant le Second-Empire, mais plongée dans une crise profonde au tournant du siècle. C'est une révolte contre l'effondrement du prix des vins de table, contre la concurrence des vins étrangers mais aussi contre le sucrage et la production de vins artificiels,

assimilés par les viticulteurs du Midi à de la fraude. Les enjeux sont également identitaires et font la spécificité de l'événement. D'une part, sur les pancartes comme dans les discours des principaux leaders, on oppose le Midi des malheureux "gueux" au Nord des riches betteraviers. D'autre part, d'aucuns, acteurs et spectateurs de cette



Dessin de D'Ostoya, in "L'assiette au Beurre" du 8 Juin 1907  
Légende : "Nous faisons assez de vin pour saouler la France entière, et nous crevons de faim !"

révolte, interprètent la fierté régionale qui en émane comme le signe d'un mouvement régionaliste, voire séparatiste, dans le Midi.



Dans le 1<sup>er</sup> numéro du *Tocsin*, l'organe du Comité d'Argeliers, noyau fondateur du mouvement, on peut lire :

« Nous sommes ceux qui travaillent et qui n'ont pas le sou (...)  
 Nous sommes ceux qui ont du vin à vendre et qui ne trouvent pas toujours où le donner (...)  
 Nous sommes ceux qui sont endettés, les uns jusqu'au cou, les autres par-dessus la tête (...)  
 Nous sommes ceux qui aiment la République, ceux qui la détestent et ceux qui s'en foutent (...)  
 Nous sommes des miséreux, des miséreux qui ont femme et enfants et qui ne peuvent pas vivre de l'air du temps (...)  
 Nous sommes ceux qui ne veulent plus crever de faim. »

## Marcelin Albert, un leader atypique

Petit paysan aux allures de "Christ espagnol", Marcelin Albert est un autodidacte au profil assez singulier au regard de la figure paysanne traditionnelle : Bistrot, vigneron occasionnel, il dirige une troupe théâtrale. Dans son village, on le surnomme *lou Cigal* (la cigale, à cause de son esprit fantasque). Il est né à Argeliers, dans l'Aude, en 1851. Orphelin de père à l'âge de 5 ans, il est mis en pension à Carcassonne où il reçoit une instruction secondaire, fait rarissime dans les milieux campagnards modestes. Il doit quitter les humanités pour manier le sarcloir et subvenir à ses propres besoins, mais gardera toujours la passion de la culture. Il s'engage comme volontaire chez les zouaves en 1870, ce qui lui vaut une certaine popularité et une élection au conseil municipal de son village, qui le dégoûte durablement de la chose politique. Il préfère tenir le zinc du principal troquet d'Argeliers, derrière lequel il siège en distribuant godets et vers bachiques. Il va, "bâton à la main et besace au dos, de village en village, bravant les intempéries et les sarcasmes" afin de promouvoir la lutte pour la défense du vin naturel contre le vin de fraude.

Le Docteur Ernest Ferroul, maire de Narbonne, est dans la lignée idéologique de la Commune. Il dispose d'un journal important - *La République sociale*. C'est un tribun, maniant la langue occitanes dans de vibrantes envolées lyriques, mais également un fin stratège. La profession de foi de sa première élection est révélatrice du personnage : « *La Démocratie est une vaste plaisanterie* ».

Davantage motivé par son projet politique que par la défense des vignerons, Ferroul saisit l'opportunité de rejoindre le mouvement de Marcelin Albert début mai et appelle à la désobéissance civique des maires et la grève de l'impôt (10 juin 1907). Les maires décident de démissionner en masse – 618 le feront –, et cette nouvelle

commence à alerter la capitale.

Le 11 mars 1907, Albert et quelques dizaines de vignerons se ruent sur Narbonne pour rencontrer la commission parlementaire qui enquête sur la crise viticole. Ils défilent triomphalement dans la cité en claironnant pour la première fois la chanson, *la Vigneronne*, qui devient l'hymne de la "révolte des gueux". Ils exigent que la lutte contre la fraude soit mise à l'ordre du jour et inaugurent ainsi une série de manifestations qui se succèdent, dimanche après dimanche, sur les esplanades des villes de l'Occitanie, jusqu'à atteindre le 9 juin, à Montpellier, le chiffre hallucinant pour l'époque de 800 000 participants. Les femmes défilent en tête de tous les cortèges. Ferroul balance son écharpe tricolore et fait hisser le drapeau noir sur l'hôtel-de-ville. Les tocsins sonnent l'émeute.

Georges Clemenceau, Président du Conseil et ministre de l'Intérieur, recherche un accès de violence qui puisse lui permettre de discréditer le mouvement devant l'opinion publique. Le parquet de Montpellier signe, le 18 juin, un mandat d'amener contre Marcellin Albert, le Comité d'Argeliers et le docteur Ferroul, lequel est arrêté le lendemain. La *Ville Rouge* se couvre alors de barricades. La sous-préfecture est envahie, les cuirassiers chargent et tirent sur la foule, laissant cinq victimes sur le carreau. A Montpellier, ce sont quatre jours de barricades et de batailles ; à Perpignan, la préfecture est mise à feu.



Couverture du *Rire* du 29 Juin 1907, par Charles Léandre  
 Titre : "Le rédempteur du Midi" / Légende : "Marcellin Albert - Le sang de la vigne ne suffisait donc pas ?" / Sur le dessin : "La foule n'est pas comme le vin, il faut l'agiter avant de s'en servir"

## La mutinerie du 17<sup>ème</sup> de ligne

Le Midi est occupé militairement. Mais l'agitation touche aussi l'armée. En plusieurs occasions la troupe entonne *l'Internationale*... Écoutons André Marty raconter, en 1929, cet épisode significatif :

« A la nouvelle des bagarres du 19 juin, à Narbonne, bien des soldats déclaraient qu'il fallait " aller défendre les

nôtres qu'on assassine ". Le soir du 20, une patrouille de gendarmes ramenant à la caserne des retardataires provoque le premier incident.

Le clairon sonne l'alerte générale, les soldats s'arment, pillent la poudrerie, se forment en colonne et marchent sur Béziers. Ils sont environ 500 hommes. C'est un caporal qui commande.

A 4 heures du matin, on aperçut au loin le général Lacroisade et un piquet d'escorte. Les clairons sonnent " cavalerie en avant ". La compagnie de tête se déploie en tirailleurs et ouvre le feu.

Alors le général envoie un parlementaire. Refus de discuter. Les compagnies du 81<sup>ème</sup> barrent la route. Mais les mutins sont résolus. Un ordre : le 81<sup>ème</sup> recule, laisse le champ libre. Dès que le peloton de tête arrive à hauteur du général, celui-ci se dresse sur ses étriers : " Soldats... ". Il n'est plus entendu. Sur un ordre du caporal commandant les mutins, tambours et clairons battent. On n'entend pas le général ! Le 17<sup>ème</sup> passe. Il entre triomphalement dans Béziers, à 7 heures, musique en tête et crosse en l'air. »

(Texte complet : [chrysatcho.free.fr/textes/juin1907.doc](http://chrysatcho.free.fr/textes/juin1907.doc))

Ce moment inspire le fameux refrain de Gaston Montéhus, qui sera l'un des airs les plus répandus dans les manifs de la Belle-Époque :

« Salut, salut à vous,  
Braves soldats du dix-septième,  
Salut, braves pioupiou,  
Chacun vous admire et vous aime ;  
Salut, salut à vous,  
A votre geste magnifique ;  
Vous auriez, en tirant sur nous,  
Assassiné la République ! »

## La farce de maître Clemenceau

Marcelin Albert décide alors de se rendre à Paris dans l'intention de se constituer prisonnier pour mieux plaider sa cause.

L'histoire qui suit mérite de figurer au panthéon des plus belles enfumades de la vie politique républicaine : "Lou cigal" Albert débarque gare de Lyon, tout de candeur confit et pénétré de la légitimité de sa lutte. Il est aussitôt pris dans un tourbillon de gardes mobiles et de journalistes, jeté dans un fiacre et livré encore vibrant de slogans sous les ors impavides de l'Hôtel de Beauvau.

On l'introduit solennellement dans le bureau du bureau du ministre et président du Conseil. Albert distingue un petit bonhomme aux yeux mi-clos et aux fossettes de Kalmouk. Clemenceau. Le "Tigre" jauge le brave gars du sud, et une amabilité déconcertante détend soudain ses traits tandis qu'il s'avance pour lui serrer la main avec chaleur. Pour Marcelin, c'est un jet de cloche. Lui qui vient pour affronter la tôle, revendiquer le martyr, voici que le grand Clemenceau le traite en vieux camarade. Il s'assoit abasourdi. Et la représentation commence :

C'est un festival de calembredaines tricolorisées, un torrent de catéchisme républicain, de la prose de recteur académique devant un parterre d'agrégés un jour de remise de palmes académiques, du cocufiage en cinq actes, du pur Clemenceau. Ce vieil escroc a déjà camouflé sa trahison de la Commune en 71, mis dans sa poche tout le personnel politique de la III<sup>ème</sup> République, dégommé une douzaine de gouvernements à la seule pointe de sa faconde, survécu au scandale de Panama pour revenir en force par le tremplin

de l'infortuné Dreyfus... La main sur le cœur, il reproche au Languedocien de faire le jeu des extrémistes et des royalistes, des factieux qui complotent contre Marianne et sa Vertu.

Marcelin Albert proteste que son combat est uniquement celui de la viticulture, accessoirement les langues régionales. Complètement subjugué, il consent à retourner sa veste et à essayer de convaincre les maires de retirer leur démission. Les deux hommes se lèvent, Clemenceau remercie et recule d'un pas, matois. Il regarde Albert se tortiller, et s'efforce de ne pas rire. Il sait parfaitement que le paysan n'a pas un sou en poche, lui qui s'orientait encore vers la prison voici une heure. Matois, il lui propose un sauf-conduit qu'il lui signe aussitôt (Albert est théoriquement sous mandat d'amener et donc recherché par la Sureté), lui fourre un billet de 100 francs dans la main et lui propose de le faire raccompagner à la Gare de Lyon. Bredouillant des remerciements, Marcelin Albert accepte, en jurant ses grands dieux qu'il remboursera la somme dès que possible.



Georges Clemenceau reçoit Marcelin Albert,  
Une du "Petit Journal supplément illustré" du 7 Juillet 1907

Dès qu'il a passé la porte, Clemenceau se jette sur le téléphone. Albert doit être retardé autant que possible pour ne pas attraper le prochain train. Puis il fait introduire le gratin journalistique auquel il expose brièvement que le meneur des vigneron révoltés a accepté de se démettre, s'est rendu à ses arguments et a accepté une certaine somme d'argent. Pendant ce temps, assailli par les photographes, la presse et les badauds, Albert entame une sorte de marche triomphale au ralenti qui le voit parvenir à la gare une bonne heure après le départ du train. Il s'installe alors à une table de café, et la curée se poursuit. A ses cotés, des agents en civil arguent d'ordre à son égard pour le faire boire, les journalistes l'assaillent de questions, il est regardé comme l'attraction du jour. Au fil des bocks, sa pensée s'embrouille, tandis qu'à l'autre bout de son téléphone, tenu au courant par quart d'heure, Clemenceau commence à bien rigoler.

Albert rate donc le train de midi. À 21 heures, il monte enfin dans un wagon de 3<sup>ème</sup> classe, sans savoir que cette

partie du train doit être détachée à Brive pour continuer en omnibus. Les journaux, eux, prennent l'express ! Il arrive à Toulouse le lendemain matin, trois heures après la sortie des premiers quotidiens qui fustigent d'importance l'apprenti révolutionnaire.

Dès sa descente de train, il est abordé par une meute de journalistes qui lui montrent les éditions qui viennent de sortir. Il est effaré et tente de démentir : Non, il n'a pas pleuré ! Non, il n'est pas venu réparer le mal, mais essayer de trouver un terrain d'entente ! Oui, il a accepté une mission ! Il révèle le prêt du billet de 100 francs. Tout cela est bien confus et le mal est fait : Marcelin Albert est désormais déconsidéré aux yeux de ses anciens amis. La foule hurle, le conspue. Commence alors un long chemin de croix, qui le voit enfin arriver exténué à Argeliers à 20 heures, toujours sous le regard bienveillant des policiers et des gendarmes qui sont toujours théoriquement à sa recherche. Il entre aussitôt en réunion avec le Comité et fait part des propositions de Clemenceau. Bien évidemment, on lui rit au nez. Il sort sous les lazis tandis que le Comité décide de continuer la lutte.



Dessin de Lucien Métivet, in *Le Rire* du 29 Juin 1907  
Légende : "Choix d'explications du mouvement viticole (SGDG)"

Le 5 octobre, la chambre de mise en accusation renvoie 89 personnes devant la Cour d'assises : les membres du Comité (dont Albert), quelques maires démissionnaires, des émeutiers de Béziers, Perpignan et Narbonne. Dans un bel élan de conscience de classe, les animateurs du mouvement se pourvoient en cassation pour que leur procès soit différencié de celui des émeutiers : on ne mélange pas le vin de garde et le clairnet vinaigre ! En mars 1908, le Parlement vote une loi d'amnistie. Les insurgés n'auront même pas le droit à un procès ! Ainsi se termine piteusement la révolte du midi rouge, dans l'indifférence.

Les 29 juin et 15 juillet 1907 auront tout de même été votées les lois qui encadreront pour un siècle la production et le marché des vins en France, en imposant la déclaration des récoltes, en réglementant le sucrage, en pourchassant la falsification des produits et en contrôlant le mouvement des vins. C'est ainsi que naissent les services de répression des fraudes.

Le héros déchu de cette histoire a connu une triste fin. Marcelin Albert continue la lutte pour la viticulture, fait un grand voyage d'étude en Algérie en 1910 et continue à dénoncer les excès de la production de masse, la fraude. En 1920, ruiné, il ne survit que par une souscription des vignerons d'Algérie. Il meurt en 1921, à l'âge de 70 ans.

L'insurrection de 1907 a tenu en haleine les médias et l'opinion publique durant des mois. Par son ampleur, sa durée, elle incarne la dernière grande révolte paysanne en France. Ses revendications relaient une réflexion théorisant l'intervention permanente de l'État dans la régulation d'un secteur économique, tout en se réclamant de valeurs régionalistes avec la référence affirmée au Midi occitan. Enfin, elle inaugure une série de luttes écologiques et éthiques, avec la défense du vin naturel, la volonté de défendre l'emploi et la prise en compte des spécificités locales.

Il existe donc, bel et bien, une double mémoire de l'événement : une mémoire nationale qui privilégie une lecture politique et une mémoire régionale qui met l'accent sur une lecture sociale et identitaire. ■

## Le cul de la bouteille ou la fin de la révolte

Ferroul achève de discréditer Albert et récupère le mouvement pour créer la *Confédération Générale des Vignerons du Midi*, imaginée quelques années plus tôt par... Marcelin Albert !

Le 25 juin, dans un ultime effort, Albert tente en vain de retourner la foule en sa faveur. Mais les 3 ou 4 000 personnes présentes ne réagissent que mollement à son discours. Sa proposition d'arrêt de la grève des maires est huée par la foule. Le 26 juin, il prend le train pour Montpellier et se rend à la prison pour y être incarcéré. À l'extérieur, la réputation de Marcelin Albert est également en chute libre, tant au niveau des journaux que de la réaction des populations.

## CONFÉRENCES / DÉBATS



L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis 22bis, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART  
ET D'HISTOIRE  
SAINT-DENIS

